

La ronde de Monsu de Ropraz : (vers 1750)

Autor(en): **Dumur, Benjamin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 21

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207816>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

» Je dois dire que je n'ai point chanté dans des music-halls, mais dans des théâtres et salles de concert, où un public admirable, distingué et charmant « acclama » nos vieilles chansons. Mais les directeurs des music-halls « déçoignent » aux artistes ces jolies choses ! Alors ?... »

Oh ! mais, quelque tristes que soient ces constatations, ne nous livrons pas trop à la désespérance. La chanson est malade, soit, mais morte, non. La chanson est immortelle ; elle triomphera sûrement de la crise dont elle souffre.

* **Théâtre Lumen.** — Le reportage cinématographique, qui donne tant de valeur au « Journal animé » que le Théâtre Lumen présente chaque semaine à ses habitués vient, une fois de plus, de battre un nouveau record. Un des opérateurs de la maison Gaumont, présent dimanche à Issy, a pu prendre une vue de la catastrophe qui a coûté la vie au ministre de la Guerre, M. Berteaux.

En voyant ce film, on se rendra compte de la rapidité foudroyante avec laquelle ce malheur s'est produit.

Une omelette sans casser d'œufs. — Une fermière, qui portait ses œufs au marché, est arrêtée en chemin par une mère de famille qui lui prend, pour confectionner une omelette, la moitié de ses œufs, *plus la moitié d'un* ; plus loin, la brave femme est de nouveau arrêtée par une ménagère, à qui elle laisse, pour le même motif, la moitié de ce qui lui restait d'œufs, *plus la moitié d'un*. Enfin, elle est arrêtée une troisième fois dans un corps de garde, où elle laisse encore la moitié de ce qui lui restait et *la moitié d'un*, et arrive ensuite au marché avec trois douzaines d'œufs.

Combien la fermière avait-elle d'œufs en tout et comment a-t-elle pu satisfaire ces différents amateurs d'omelettes sans rompre aucun œuf ?

Quand vous aurez trouvé la solution de ce problème, il vous plaira sans doute de le poser à d'autres personnes.

LA RONDE DE MONSU DE ROPRAZ

(vers 1750)

(Communiqué par M. Benjamin Duhour.)

Le morceau suivant est extrait des *Archives suisses des Traditions populaires*, une publication des plus intéressantes et que devraient posséder tous les véritables amis de notre pays et de ses traditions.

Tout dernier¹ chez mon père, Hé ! Ho ! lanla !
Tout dernier chez mon père, vive l'amour !
Un oranger il y a, vive la, vive laurier !
Un oranger il y a, vive la rose et le damas².

Il est chargé d'oranges, Hé ! Ho ! lanla !
Il est chargé d'oranges, vive l'amour !
Je crois qu'il en rompra, vive la, vive laurier !
Je crois qu'il en rompra, vive la rose et le damas.

Je pris mon etzelette³, Hé ! Ho ! lanla !
Je pris mon etzelette, vive l'amour !
Le panier à mon bras, vive la, vive laurier !
Le panier à mon bras, vive la rose et le damas.

J'ai cueilli les plus mûres, Hé ! Ho ! lanla !
J'ai cueilli les plus mûres, vive l'amour !
Les vertes j'ai laissé⁴ ! vive la, vive laurier !
Les vertes j'ai laissé, vive la rose et le damas.

Et poui lé perto vindre⁴, Hé ! Ho ! lanla !
Et poui lé perto vindre, vive l'amour !
Au martzi de Ropraz, vive la, vive laurier !
Au martzi de Ropraz, vive la rose et le damas.

Le premier que je rencontre, Hé ! Ho ! lanla !
Le premier que je rencontre, vive l'amour !
C'est Monsu de Ropraz, vive la, vive laurier !
C'est Monsu de Ropraz, vive la rose et le damas.

¹ Dernier, vaudoisisme pour derrière. — ² On a dit aussi le lilas. — ³ Echelette, petite échelle. — ⁴ Je les portai vendre au marché de Ropraz (variante).

Que portez-vous la belle, Hé ! Ho ! lanla !
Que portez-vous la belle, vive l'amour !
Le panier à vos bras, vive la, vive laurier !
Le panier à vos bras, vive la rose et le damas.

Je porte des oranges, Hé ! Ho ! lanla !
Je porte des oranges, vive l'amour !
En sortez-vous un plat, vive la, vive laurier !
En sortez-vous un plat, vive la rose et le damas

Portez-les dans ma chambre, Hé ! Ho ! lanla !
Portez-les dans ma chambre, vive l'amour !
On vous les payera, vive la, vive laurier !
On vous les payera, vive la rose et le damas !

Pas plutôt dans sa chambre, Hé ! Ho ! lanla !
Pas plutôt dans sa chambre, vive l'amour !
Sur son lit les³ jeta, vive la, vive laurier !
Sur son lit les jeta, vive la rose et le damas⁴ !

Sé fé de la conchence⁵, Hé ! Ho ! lanla !
Sé fé de la conchence, vive l'amour !
De Monsu de Ropraz, vive la, vive laurier !
De Monsu de Ropraz, vive la rose et le damas !

Medzé ben lé zoranges⁶. Hé ! Ho ! lanla !
Medzé ben lé zoranges, vive l'amour !
Ma né lé päye pas, vive la, vive laurier !
Ma né lé päye pas, vive la rose et le damas !

Tenez, tenez, la belle, Hé ! Ho ! lanla !
Tenez, tenez, la belle, vive l'amour !
Cent écus lui donna, vive la, vive laurier !
Cent écus lui donna, vive la rose et le damas !

Tenez, tenez, la belle, Hé ! Ho ! lanla !
Tenez, tenez, la belle, vive l'amour !
Sarà por vos marià, vive l'amour !
Sarà por vos marià, vive la rose et le damas.

A PROPOS DES EFFEUILLEUSES

On annonce l'ouverture prochaine, à l'École de viticulture de Praz-sur-Vecve, d'un cours pour les effeuilleuses. On sait que jusqu'à présent, chez nous, les « effeuilles » se faisaient en grande partie par des Fribourgeoises et des Savoyardes.

Il est donc à propos de rappeler — l'usage en est heureusement presque entièrement abandonné — ce qu'étaient en France, les « Louées ». C'était justement à cette époque-ci de l'année qu'elles avaient lieu.

On appelle « louées » les réunions dans lesquelles les valets de ferme, les servantes, les domestiques ruraux cherchent à se faire engager.

On a protesté contre ce que ces sortes de marchés, qui assimilent l'homme au bétail, ont d'humiliant pour la dignité humaine, et demandé que les fermiers s'y prennent d'une autre façon pour recruter leur personnel.

Le sentiment de cette protestation est excellent. Mais ira-t-on contre les usages ? Les anciennes coutumes sont difficiles à modifier, dans les campagnes.

Il est certain que la façon dont se passent les « louées » est pour ainsi dire barbare et semble un reste des marchés d'esclaves de l'antiquité, bien que le contrat soit volontaire. Le sobriquet populaire de la « foire aux chrétiens » semble constater ce qu'il y a là de dégradant. Toutefois, il faut reconnaître que les paysans n'apportent pas là l'intention blessante qui nous choquerait. C'est la tradition : ils la suivent.

C'est sur la place du village que se rangent les serviteurs qui veulent se faire engager, attendant, en riant et en causant entre eux qu'on vienne les marchander, mettre à prix leur intelligence et leurs forces, et acheter pour un temps leur liberté.

Dans le Bocage Normand, un observateur fervent des usages qui se sont perpétués en France, M. Lecœur, a vu les femmes et les filles tenir à la main un bouquet de thym ; les hommes sont armés du fouet, les « valets de ménage » tiennent une baguette de coudrier.

¹ Dans ce panier à vos bras (variante). — ² En souhaitez (variante) Vous en plait-il un plat ? (autre variante). — ³ la (variante). — ⁴ Une variante à ici un couplet que nous ne pouvons reproduire. — ⁵ Conscience. — ⁶ Que baisé bin lé felhès (variante).

Les âges, les sexes, les « spécialités » sont mêlées dans ces « louées ».

On rencontre les vétérans du travail des champs attendant patiemment à côté des petits qui n'ont pas encore été employés, le vieux berger enveloppé dans sa limousine rapiécée, le garçon meunier vêtu de gris, la veuve encapuchonnée dans sa pelisse de deuil, qui est contrainte de manger désormais le pain des autres.

Le maître qui cherche des serviteurs passe dans les rangs lentement, s'arrêtant devant ceux qui lui plaisent, qui lui paraissent destinés à remplir l'office qu'il leur réserve.

Il ne se fait pas faute, après les avoir questionnés, de tâter leurs bras, de les palper, de s'assurer, par un examen minutieux, qu'ils sont en bonne santé.

Et c'est cela surtout qui est pénible !

Cet examen rappelle involontairement celui d'un animal dans une foire.

— Montre moi tes mains... Tiens-toi droit... Tousses un peu, pour voir.

Ce sont les injonctions adressées par le maître aux pauvres diables qui s'offrent à lui.

Et il passe, dédaigneux, devant les faibles, les vieux, ceux qui ne peuvent plus rendre de grands services.

Les conditions se débattent alors. Naturellement, le fermier cherche à payer le moins de gages possible. L'accord enfin conclu, le maître donne ce qu'on appelle « le vin » ; ce sont des espèces d'arrhes, un « écu » ou une « pistole ».

Puis, comme preuve que l'entente est faite, il emporte le fouet ou la baguette de coudrier, dont l'abandon entre ses mains équivaut, de la part de l'engagé, à sa signature.

Pendant ce temps la fermière fait son choix parmi les femmes.

Hélas ! elles ne gagnent guère, les pauvres servantes, et l'on comprend pourquoi l'émigration est si grande dans les villes ; quelquefois, pour elles, les gages ne dépassent pas cent francs — pour une année !

Il y a, il est vrai, quelques aubaines, quelques gratifications à l'occasion de la vente du cidre ou des récoltes.

La fermière emporte le bouquet de la fille qu'elle a engagée, comme son mari a emporté la baguette du valet.

En nombre de pays encore, la servante prend, en entrant dans une ferme, le nom de celui à qui elle appartient. Ainsi Marie Martin « louée » à Pierre Dumont, s'appellera désormais Marie Dumont. Il y a à quelque chose de patriarcal dans cette coutume. Elle signifie que la servante fait désormais partie de la famille.

Le soir de la « louée », il y a fête, chacun ayant dès lors quelque argent en poche...

C'est le dernier moment de liberté.

Ce qui est typique, c'est que ces contrats, qui pourraient facilement être brisés, sont en général, rigoureusement tenus, comme s'ils avaient une sanction.

Officiel

Un fonctionnaire public devait adresser à l'autorité de contrôle des boissons et denrées un échantillon de lait qu'il avait été chargé de prélever chez un fermier, tout de suite après que ce dernier eut trait ses vaches.

Il accompagna l'envoi de la mention suivante : « Echantillon prélevé sur le lait de neuf vaches et d'un fermier. »

* * *

Un autre fonctionnaire fit rapport à l'autorité sur l'empoisonnement d'un petit cours d'eau. Il écrivit :

« Les eaux du ... (ici le nom du cours d'eau en question) ont certainement dû être empoisonnées, car j'ai constaté ce matin, sur la berge, une quantité de truites qui avaient l'air d'être mortes. »